

PEUT-ON ÉCRIRE UNE VIE QUOTIDIENNE DES PEUPLES ALPINS DANS L'ANTIQUITÉ?

Colette Jourdain-Annequin

Zusammenfassung

Kann man eine Alltagsgeschichte der alpinen Völker in der Antike schreiben?

Der Beitrag analysiert die Beziehungen der alpinen Gesellschaften zu ihrem Territorium in der Antike. Die Schriftquellen der griechischen und römischen Epoche geben zahlreiche Hinweise zu Besonderheiten der materiellen Kultur im Gebirge, vor allem über die Nutzung der natürlichen Ressourcen und über die Ökonomie in voralpinen und alpinen Regionen (Landwirtschaft, Weinbau, Waldwirtschaft, Handwerk). Bildeten die Alpen für die Antike ein abstossendes Gebiet, so waren sie doch nie eine abgeschlossene Welt. Die menschlichen Aktivitäten haben den Alpenraum mit geprägt, besonders durch die Viehwirtschaft und den Bergbau. Diese Aktivitäten geben eine Erklärung für bestimmte Niederlassungen in der Höhe und führten zu einer Komplementarität zwischen den Ebenen und den Tälern.

Non, bien sûr, je ne tenterai pas d'écrire une *vie quotidienne* des populations alpines et le caractère lacunaire des sources dont dispose l'historien des sociétés anciennes n'est ni la seule cause, ni même la raison essentielle de ma réserve. Un tel exercice aurait peu de sens dans le temps long qui est celui du programme ERICA (de la Préhistoire à la fin du Moyen Âge);¹ de surcroît il ne serait guère pertinent, compte tenu de la diversité des modes de vie à une même époque: comment ne pas noter d'emblée, en effet, l'opposition qui s'affirme

fortement dans nos sources écrites (qu'elles soient grecques ou latines) entre les Ligures, ces «peuplades», ces «tribus barbares et belliqueuses», ces «montagnards... qui habitent les sommets des Alpes» et les grands peuples ou confédérations, celtiques ou fortement celtisés, qui occupent leurs piémonts? Je me contenterai donc de proposer simplement ici quelques jalons pour une recherche qui tendrait à rendre plus intelligible la relation des sociétés alpines à leur territoire, à souligner les spécificités de la vie matérielle en milieu montagnard, l'adaptation des sociétés anciennes à des contraintes naturelles qui – même si l'on ne cède pas au déterminisme des grands géographes de la première moitié du XX^e siècle – expliquent en grande partie des permanences multi-séculaires.

J'insisterai donc sur la structuration de l'espace alpin et sur les activités humaines susceptibles de contribuer à cette structuration (sans aborder toutefois le problème fondamental des passages alpins qui, me semble-t-il, a déjà été évoqué ici). Je traiterai des activités agro-pastorales et des interrogations concernant l'estive voire la transhumance à si haute époque; de l'exploitation minière qui peut expliquer une implantation humaine «hors normes»...

Cette étude sera en même temps une réflexion sur les sources dont nous disposons, sur la fiabilité des textes, peu nombreux, il est vrai, et tous «exogènes», mais à réévaluer, à mon sens (peut-être a-t-on dit, un peu trop vite que les Anciens ne s'intéressaient pas à l'économie?), sur l'archéologie, notre source essentielle, bien sûr, dès lors qu'il s'agit d'apprécier la culture matérielle, sans oublier les sciences spécialisées que désormais elle sollicite: palynologie, anthracologie, archéozoologie, autant de disciplines nécessaires à une archéologie agraire qui reste à fonder dans sa dimension anthropologique. J'utiliserai enfin certaines des cartes de l'Atlas Culturel des Alpes Occidentales qu'achève actuellement l'équipe d'ERICA. L'inscription des faits historiques dans l'espace est, en effet, beaucoup plus qu'un inventaire ou une façon – la meilleure peut-être – de les rendre visibles. Elle permet aussi de déceler les rapports entre phénomènes spatialisés, de mieux penser identités et liens sociaux, peut-être même de formuler de nouvelles hypothèses en voyant autrement les interactions entre une société et son espace de vie.

«MODES DE VIE» DES PEUPLES ALPINS: LE DISCOURS ETHNO-POLITIQUE DES ANCIENS

Il serait, me semble-t-il, trop réducteur de limiter mon étude aux vestiges archéologiques dont on pourrait, *a priori*, penser qu'ils sont seuls capables de donner accès à la vie matérielle des sociétés anciennes. L'objet n'est en effet qu'un moyen d'accès, parmi d'autres, à la réalité qui nous occupe, un témoin muet, de surcroît, que bien souvent éclairent les textes. C'est pourquoi je tenterai d'abord de retrouver l'image qu'avaient du sujet les contemporains, les Grecs et les Romains puisqu'hélas, Ligures et Gaulois qui peuplaient alors les Alpes n'ont guère écrit eux-mêmes.²

Les Alpes, en fait, entrent dans l'histoire avec l'expédition d'Hannibal (218 avant notre ère) et nos premiers textes datent au plus tôt du second siècle avec Polybe et Poséidonios – qui tous deux ont pris la peine de parcourir le pays – puis avec Diodore et Strabon contemporains, pour l'un des conquêtes de César, pour l'autre de celles d'Auguste. Côté romain, après les rares notations préservées des *Origines* du vieux Caton (datées de 167 avant notre ère) nous n'aurons guère à utiliser que les précisions – souvent fort précieuses – de Plin l'Ancien et des «agronomes» latins. Tite-Live plus exclusivement intéressé par l'histoire politique – et qui, de toute façon travaille de seconde main – ne nous aidera guère en ce domaine.³

Ligures et Celtes chez les Anciens

C'est pourtant lui qui, après Polybe, combat le *topos* des Alpes répulsives et «interdites aux mortels»⁴ en rapportant l'adresse d'Hannibal à ses soldats: «Les Alpes, en vérité, sont habitées et cultivées; elles produisent et nourrissent des êtres vivants.»⁵ Mais cette affirmation même en dit long sur la répulsion des Anciens pour ces contrées «où Bacchus est inconnu et Cérès avare de ses dons»⁶ et où, dans leurs «habitations informes perchées sur les rochers»,⁷ des montagnards farouches, s'il faut en croire Ennodius ne se nourrissent que de glands!⁸

Bien sûr, il faut décrypter le discours. Comment mieux exalter l'influence civilisatrice de Rome qu'en insistant sur la sauvagerie initiale de ces régions et de leurs habitants? Et si nos sources sont généralement plus nuancées, elles s'accordent cependant à décrire une économie pastorale et forestière

singulièrement fruste et assez proche, semble-t-il parfois, d'un semi-nomadisme parfaitement étranger aux formes étatiques grecques ou romaines. Elles permettent aussi de déceler une évolution – d'ailleurs confirmée par l'archéologie – plus sensible chez les peuples celtes ou celtisés que chez les Ligures, moins perméables aux influences extérieures. Strabon et Diodore – qui empruntent beaucoup à Poséidonios – décrivent le sort précaire des Ligures (les Ligyens pour les Grecs) «qui vivent tout au fond des chaînes alpines, enveloppés dans les fourrés des bois».⁹ Dans ce pays «montueux et inculte» ils «mènent une vie misérable, continuellement occupés à de rudes travaux».¹⁰ «Ils vivent surtout de leurs troupeaux, de lait et d'une boisson à base d'orge [...] Le peu de vin qu'ils produisent est résineux et âpre au goût.»¹¹ Tous deux insistent sur l'exploitation de la forêt où «ils trouvent en abondance du bois propre à la construction des navires» et des arbres si «colossaux», parfois, qu'on peut en faire des tables.¹² Ces arbres sont acheminés vers le marché de Gênes avec, précise Strabon, «du petit bétail, des peaux et du miel. Ils rapportent en échange de l'huile et du vin d'Italie».¹³

Pour rudimentaire qu'elle soit, cette économie des Ligures sort donc de l'auto-subsistance. Entrebaillée sur le commerce méditerranéen, elle leur permet d'exporter, y compris des produits d'un artisanat domestique (Strabon mentionne «les tuniques et sayons dit ligystins») et de l'ambre «qu'on trouve chez eux en abondance» estime le géographe gréco-romain.¹⁴ Si l'on en croit Diodore, c'est «sur de frêles esquifs» que les Ligures «bravent les plus terribles tempêtes» dans les mers de Sardaigne et de la Libye.¹⁵ Deux siècles plus tard, Plutarque donne une idée plus ambitieuse – et moins dangereuse – de leurs expéditions qui conduisent jusqu'aux colonnes d'Hercule leurs bateaux à cinq rangs de rameurs.¹⁶

C'est ainsi une image quelque peu mouvante des Ligures que dessinent les Anciens, car le souvenir de «leurs mœurs primitives et sauvages» n'est pas oublié: «Les Ligures sont chasseurs et ils suppléent par le nombre de bêtes qu'ils tuent à la rareté des fruits. Comme les chasseurs passent leur vie dans les montagnes couvertes de neige et habitués à gravir des lieux très escarpés, ils deviennent robustes et musculeux de corps¹⁷ [...] ils passent la nuit au milieu des champs, rarement dans de chétives cabanes ou dans des cavernes naturelles capables de les abriter.»¹⁸ On comprend mieux comment, vers 600 avant notre ère, ils ont pu céder des terres aux Phocéens fondateurs de Marseille. Sans doute étaient-ils encore semi-nomades ou du moins accompagnaient-ils

leur troupeaux, au rythme des saisons, des plaines méditerranéennes vers les montagnes de l'intérieur.

Il semble que l'évolution des Celtes ne soit pas essentiellement différente.¹⁹ Polybe, en effet, les décrit «couchant sur des litières, ne mangeant que de la viande, pratiquant seulement la guerre et l'élevage» et ne connaissant «aucune sorte de science ni d'art». Leur avoir personnel, poursuit-il, consistait en troupeaux et en or «parce que c'étaient les seules choses qu'ils pouvaient facilement emmener et transférer partout à leur gré dans leurs déplacements».²⁰ Ces déplacements prennent, avec eux, la forme de véritables migrations. Après s'être solidement implantés dans les Alpes françaises (si j'ose dire!) ils passent les cols et s'établissent en Cisalpine: «ils guignaient les richesses de la plaine du Pô» explique Polybe.²¹ Quant à Plutarque, il ne voit dans leur installation en Italie que la conséquence de leur goût pour le vin et de leur enthousiasme pour la terre qui produisait pareille boisson.²²

Des ressources à exploiter

Tous les Anciens, de Polybe à Plutarque, s'extasient d'ailleurs sur la fertilité du piémont italien des Alpes,²³ sur ce pays «planté d'arbres et riche en pâturages pour le bétail», sur cette terre fertile qui «livre des produits abondants et variés».²⁴ Le millet, «la plus sûre ressource contre la famine», y pousse mieux qu'ailleurs grâce à la bonne distribution des eaux; l'abondance du vin est révélée par la grosseur des tonneaux (pour la première fois attestés) et la production de poix contribue à un bon bouchage. Quant aux glands, Strabon, à qui j'emprunte ce développement, les destine non pas aux hommes mais aux porcins. Il confirme ainsi ce qu'avait dit Caton l'Ancien de la production des porcheries insubres de Milan capables de pourvoir presque seules à l'alimentation de Rome.²⁵ Même l'artisanat lainier est supérieur à celui des Ligures qui ne produit qu'«une laine rêche dont on fait les vêtements des domestiques».²⁶ Les villes enfin, y sont «organisées pour un commerce actif et pour une vie luxueuse».²⁷

La région, certes, est privilégiée mais qu'on ne s'y trompe pas, c'est tout au long de la chaîne des Alpes qu'«existent des collines parfaitement propres à l'agriculture et des vallées bien colonisées»²⁸ et Strabon – toujours lui – insiste sur «les plaines et les bons pâturages» du pays alpin, donnant en exemple l'évolution des Allobroges: «[...] les Allobroges autrefois, mobilisaient des

armées de plusieurs dizaines de milliers de soldats, mais ils pratiquent aujourd'hui l'agriculture dans les vallons des Alpes comme en plaine et vivent dans des villages à l'exception des plus nobles d'entre eux qui résident à Vienne. De simple village qu'elle était autrefois bien qu'elle portât déjà le titre de capitale de ce peuple, ils ont fait de Vienne une ville (*polis*).»²⁹ Texte capital qui montre comment fonctionnent encore pour ces Grecs acquis à la force conquérante de Rome le vieux thème homérique du passage à la civilisation par l'agriculture et le paradigme de la cité. Texte capital aussi parce qu'il dessine l'occupation de l'espace alpin dès cette époque. Strabon a même perçu au-delà des conflits possibles entre les pillards des montagnes (encore un *topos* qui a la vie dure!) et les agriculteurs de la plaine – conflits qu'il développera, nous le verrons à propos des Salasses – la complémentarité qui n'en lie pas moins les habitants des régions favorisées (Préalpes et vallées alpines) à ceux de la montagne: «[...] le manque de tout et notamment la rareté de la nourriture» ont parfois poussé ces derniers dit-il, «à ménager les populations de la plaine afin que celles-ci pussent leur fournir le nécessaire en échange de résine, de poix, de bois résineux, de cire, de fromage et de miel, produits qu'[ils] avaient en abondance».³⁰

Pline nous permet d'ajouter quelques détails à ce tableau, il connaît les crus (encore ignorés de Virgile précise-t-il): le *taburnum*, le *sotanium* et l'*helvicum* qui «ennoblissent la Viennoise» (le pays des Allobroges) et donnent au vin «un goût naturel de poix»!³¹ il connaît aussi certaines pratiques de vinification qui évoquent de fort près la production du vin de paille: «Chez les Voconces... on garde plus longtemps sur pied la grappe ou on tord le pédoncule. D'autres fendent le sarment lui-même jusqu'à la moëlle, d'autres font sécher le raisin sur des tuiles» ou bien encore «les raisins sèchent au soleil mais en lieu clos pendant sept jours, sur des claies à sept pieds du sol, protégées de l'humidité de la nuit. Le huitième jour ils sont foulés; on obtient ainsi un vin d'un bouquet et d'un goût excellents».³² Et c'est Pline, encore, qui rapporte à quel point on appréciait à Rome le fromage des Ceutrons (les habitants de la haute vallée de l'Isère) le *Vatusicum*. On racontera même plus tard que l'empereur Antonin serait mort d'en avoir trop mangé!³³

Ainsi, une lecture attentive des Anciens révèle le soin presque ethnographique que, dans la tradition grecque, certains d'entre eux prêtent au «mode de vie» des peuples alpins qu'ils connaissent le mieux. Elle nous permet d'opposer, avec eux, Ligures et Celtes mais aussi de soupçonner que la diffé-

rence ethnique est moins pregnante, peut-être, que celle qu'imposent aux hommes les contraintes naturelles; elle nous donne, enfin, une assez bonne idée de l'évolution qui, de peuples mal sédentarisés encore – chasseurs et éleveurs pour les Ligures, pasteurs et guerriers pour les Celtes – allait en faire de paisibles (?) agriculteurs capables de mettre en valeur les richesses naturelles de leur pays, capables aussi de répondre aux sollicitations commerciales des Grecs et des Etrusques puis des Romains. La sortie d'une économie d'auto-subsistance va de pair; semble-t-il, avec une structuration sociale, qui sera toujours plus forte chez les Celtes que chez les Ligures confinés dans leurs montagnes. L'évolution des Allobroges et le développement de leur capitale en *polis*, où vivent les aristocrates est, à ce titre, particulièrement intéressante.

D'indispensables confrontations: archéologie, palynologie, anthracologie, archéozoologie ...

Mais cette lecture montre également l'attention portée aux ressources du pays et aux possibilités d'exploitation qu'elles offrent: Pline à cet égard est infiniment précieux mais l'exemple de Strabon prouve que les Grecs contribuèrent aussi à cet inventaire, utile à ceux qui devaient avoir à gérer ces nouvelles contrées entrées dans l'orbite de Rome. Objectif parfaitement réalisé comme en témoigne l'archéologie: les terroirs les plus prospères voient se développer de riches *villae* qui ne le cèdent en rien à celles que Columelle décrit pour l'Italie. Celles de St Paul-les-Romans ou de Saint Romain de Jalionas, dans l'avant pays n'étonnent guère, celles de Mérande dans le village d'Arbin en Savoie, celle de Gilly sur Isère ou bien encore celles de Vionnaz ou de Marendeux dans le Valais montrent que les vallées étaient, comme le dit Strabon, «bien colonisées». Les bornes retrouvées au Touvet permettent, par exemple, de reconstituer le domaine de plusieurs dizaines d'hectares que possédait Aveius avec ses champs cultivés bordant la vallée de l'Isère et ses pacages sur les replats rocheux de la Chartreuse.

Sur bien des points, palynologues, carpologues et anthracologues, eux aussi, confirment et à la fois complètent le tableau laissé par les Anciens. Si les derniers grands changements dans la mise en place du paysage interviennent, dans les régions qui nous intéressent, avant l'âge du fer, c'est à cette époque que s'intensifient les «retouches» anthropiques, en particulier les déboisements, d'abord en plaine (au profit des champs cultivés et des pacages) mais aussi en

montagne où les herbacées se développent aux dépens des pinèdes et où l'on voit apparaître les pâturages boisés de mélèzes (*Lärchenwiesen*) qui correspondent sans aucun doute à une activité agro-pastorale accrue. C'est à l'époque romaine cependant que s'accélère l'évolution. Les cultures se diversifient: outre le millet, loué par Strabon, et le blé de trois mois dont Pline note qu'il était bien adapté aux régions alpines, on plantait manifestement l'avoine, l'orge, l'épeautre et plus rarement le seigle (attesté cependant au Lac de Montorge près de Sion); pois, haricots, lentilles ont également été retrouvés de même que des graines de chanvre mais ce qui frappe en ce domaine c'est l'expansion spectaculaire du noyer.³⁴ Enfin, si les pépins de raisins retrouvés jusque dans le Valais dès l'âge du fer proviennent sans doute des raisins importés (secs), la vigne est attestée, nous l'avons vu près de la Méditerranée chez les Ligures – sans doute sous l'influence des comptoirs grecs. Elle l'est à l'époque romaine chez les Allobroges de Vienne et, près de Genève, dès les II^e et III^e siècles au moins.

Les archéozoologues, enfin, dessinent une évolution semblable. Si l'apparition de l'élevage de l'escargot «de Bourgogne» aux côtés du «petit gris» indigène n'a qu'une valeur anecdotique (encore que le ramassage des gastéropodes semble avoir constitué un réel appoint dans l'alimentation), il semble bien que Rome, en particulier, non seulement stimule l'élevage et son exploitation multiforme (viande, lait, laine, peau...) mais encore introduise tout à la fois de nouvelles races et de nouvelles «manières de table». Le cheptel bovin est bien attesté dans les Alpes occidentales dès le Néolithique, cependant ovins et caprins dominant et ce, aussi bien dans les Alpes de Provence que dans la Haute vallée du Rhône; les porcins n'arrivent qu'au troisième rang, encore sont-ils très inégalement répartis.³⁵ Or à Martigny, au I^{er} siècle de notre ère, les restes osseux prouvent qu'on consomme presque autant de suidés (36 pour cent) que de capridés (39 pour cent). La consommation de viande bovine augmente, quant à elle, plus tardivement puisqu'elle passe entre le I^{er} et le III^e siècle de 27–47 pour cent. Ce sujet des pratiques de table est d'ailleurs un excellent «marqueur» d'acculturation: dans le Haut Valais, au village de Waldmatte, près de Brigue, en effet, on continue longtemps à manger du mouton (75 pour cent des restes osseux au I^{er} siècle, 67 pour cent encore aux III^e–IV^e siècles), on n'aime guère le porc (18–9 pour cent) et la consommation de viande bovine augmente peu (de 7–24 pour cent). Les transformations du cheptel se limitent, de la même façon, à la région

bien romanisée de Martigny: la taille des porcs y augmente régulièrement (de 72–82 centimètres de hauteur au garrot entre le I^{er} et le III^e siècle) et un bovin de plus haute taille (1,40 pour 1,10 mètres au garrot) s'introduit manifestement depuis l'Italie au côté de la race d'Hérens, la race indigène.³⁶

Je ne saurais en terminer avec ce chapitre sans ajouter que si le prélèvement des bovins pour l'alimentation peut paraître faible il s'accompagne d'un rôle important dans le travail agricole et d'une forte signification symbolique. Les gravures du Mont Bégo en témoignent, à l'âge du Bronze ancien, qui tout à la fois représentent, en perspective géométrale, des bœufs sous le joug avec timon et araire à mancheron et qui, par l'importance singulière donnée aux corniformes, attestent un culte du taureau que, d'ailleurs, on retrouve sous une autre forme et en d'autres temps à Martigny avec le taureau tricorne (race d'Hérens semble-t-il) actuellement à l'honneur à la fondation Gianadda.

LES PEUPLES ALPINS, MILIEU ET MODES DE VIE

Le sujet du colloque, il est vrai, n'invite pas à s'attarder sur ces aspects symboliques pourtant si prégnants dans la vie quotidienne des Anciens. J'utiliserai donc, pour tenter de voir et de comprendre la relation des sociétés alpines à leur territoire, à leurs milieux de vie, les traces parfois très humbles d'une présence ou d'un passage qu'ils laissèrent, telles que l'inventaire du Service Régional de l'Archéologie permet, en Rhône-Alpes, de les retrouver (grâce au système très évocateur du carroyage), dans les cartes réalisées pour l'*Atlas Culturel des Alpes Occidentales*.³⁷

Vers la socialisation de l'espace alpin

Si la fréquentation des Alpes reste faible à l'époque paléolithique et, surtout, se limite à la moyenne montagne (les Préalpes), se dessine déjà, parallèlement à cet axe essentiel qu'est la vallée inférieure du Rhône, la voie de circulation Nord–Sud qu'offre le sillon alpin. Enfin l'importance du Vercors pourrait étonner si l'on ne connaissait pas sa richesse en silex... une richesse qui, d'ailleurs, continuera longtemps d'être exploitée. C'est à l'époque suivante, à partir du Néolithique, que les grandes vallées autorisent une pénétration des

secteurs internes de la chaîne alpine et qu'on commence à percevoir ce que seront les grands passages des hommes et des biens. On comprend alors que lorsque les Anciens nous parlent des Alpes, ce qu'ils en connaissent le mieux ce sont les cols, et que les peuples ne sortent vraiment de l'anonymat que s'ils ouvrent l'accès aux grandes vallées alpines (comme les Allobroges) ou, comme les Salasses ou les Taurini, sont maîtres des passages. Plus tard, aux époques romaine et médiévale, l'impression reste la même: certes les masses de population ont changé mais la localisation relative des secteurs de concentration n'est guère différente (et les zones répulsives continuent de dessiner les plus hauts reliefs).

On lit parfaitement, alors, le rôle de certains lieux centraux, nœuds de communication (toujours!), carrefours de routes, croisements de la voie navigable et de l'itinéraire routier, points de rupture de charge et amorces d'une voie de portage, ponts ou gués... autant de points d'implantation que les conditions naturelles, confortées par la force de l'existant, maintiendront jusqu'à nos jours. Ainsi Vienne, Grenoble ou Genève chez les Allobroges... ainsi Aime chez les Ceutrons, Aoste chez les Salasses ou Suse chez les Taurini, exceptions manifestes au cœur des provinces alpines. Le vide est grand surtout dans les Alpes du Sud où le cloisonnement topographique, peut-être autant que la volonté d'isolement des Ligures, les ont rendus moins réceptifs à la présence des Méditerranéens qu'ils soient Grecs ou Romains.

On comprend mieux ainsi l'image de la montagne laissée par les Anciens: une zone répulsive qu'on traverse par nécessité et où on ne séjourne guère que par intérêt ou par devoir d'État quand on est Romain, une zone répulsive qu'on utilise néanmoins et je voudrais développer quelque peu deux facteurs importants de structuration et de socialisation de l'espace montagnard: ses ressources minérales d'une part, la complémentarité forte et la solidarité qu'il entretient avec les vallées ou les plaines voisines dans le cadre de l'élevage d'autre part.

Ressources minières et implantations d'altitude

Le rôle des industries lithiques dans le Vercors a attiré, déjà, notre attention sur les richesses minérales propres aux zones de montagne, silex donc... pierre de construction ou marbre lorsqu'il s'agit d'édifier les monuments révélateurs de la puissance romaine.³⁸ Les Alpes ne sont-elles pas, comme l'écrit Pline,

«taillées en mille sortes de marbre»?³⁹ N’y trouve-t-on pas gemmes de toutes sortes et cristal de roche⁴⁰ ? Et puis, bien sûr, ces minerais si précieux que sont le cuivre, le fer, ou bien encore l’or et le plomb argentifère.

Je ne peux bien sûr analyser en détail toutes ces ressources⁴¹ et me contenterai de quelques exemples. La recherche du cuivre, d’abord, explique certainement les premières implantations d’altitude, un phénomène de grande ampleur puisque les archéologues suisses parlent d’une «ruée vers le cuivre» comme on a pu parler de ruée vers l’or dans l’Ouest américain. Un seul exemple: le site minier de St Véran, fouillé par Hélène Barge dans le Haut Queyras à 2700 mètres d’altitude. L’exploitation semble avoir commencé dès le chalcolithique avec des installations de surface qui s’enfoncent par la suite, d’ailleurs recoupées par les galeries modernes car le gisement a connu plusieurs reprises d’exploitation au cours de la première moitié du XX^e siècle.

Le minerai a fait l’objet d’un traitement sur place, près du torrent de l’Aigue Blanche. En contrebas de l’exploitation, près de la cabane de Clausis, on a ainsi retrouvé une aire de concassage et de broyage de forme ovale (60 mètres carrés) avec une table de broyage s’élevant au centre d’une sorte de cuvette creusée dans le substrat molassique. On a retrouvé également quelques éléments d’un outillage constitué essentiellement de maillets et de pics, en roche verte des Alpes, et il semble bien que des cornes de chèvres aient pu être utilisées comme leviers. Des fragments de récipients en terre réfractaire ont certainement servi de creusets pour la fusion et la fabrication de lingots. Enfin un mobilier domestique (pointes de silex, vases à fond plat, restes de faune) atteste une occupation des lieux au moins saisonnière.⁴²

À l’Âge du fer ce minerai a sans doute suscité une pénétration active de la montagne. Un programme de recherche et d’inventaire est en cours qui paraît devoir être prometteur... Je dirai peu de choses des mines d’or dont les textes de Strabon montrent à quel point elles ont fait la renommée des Salasses mais aussi leur malheur car ce sont leurs richesses – et les récriminations des agriculteurs de la vallée, privés des eaux de la Doire (utilisées pour laver le minerai) – qui suscitèrent en partie l’intervention des Romains et leur défaite très chèrement payée.⁴³

Quelques mots encore des mines de plomb argentifère. Celles de Mâcot, près d’Aime, ont été exploitées dès l’époque romaine,⁴⁴ ce qui est moins sûr pour celles de l’Argentière, dans la vallée de la Durance, et pour celles de Brandes en Oisans, surtout connues au Moyen Âge. Ces dernières, en particulier, donnent

un ensemble exceptionnel d'informations grâce à l'état de conservation étonnant des vestiges archéologiques. Elles ont constitué un des atouts majeurs de la politique delphinale au XIII^e siècle. Exemple unique à cette époque,⁴⁵ elles ont fixé un village permanent à près de 1850 mètres d'altitude et c'est surtout ce qui nous intéresse ici. Brandes «la montagne qui fume» – un toponyme souvent lié à l'exploitation minière – est en effet située sur un plateau herbeux qui domine de très haut la voie de l'Oisans, un élément du grand axe permettant de passer de la vallée du Rhône aux plaines italiennes.

Il n'est pas impossible que les mines aient été connues des Romains et même avant eux. Il reste que tous les témoignages permettent de situer le début d'une véritable exploitation au X^e siècle, que l'activité la plus forte se concentre aux XII^e et surtout XIII^e et que dès le XIV^e siècle la mine ne rapporte presque plus rien. Au Moyen Âge l'exploitation minière compte une quinzaine de *crois*, la plupart sur le plateau, d'autres plus élevés encore: à 2700 mètres près du Lac Blanc par exemple. Pas d'infrastructures perfectionnées: on exploite, depuis la surface, les différents niveaux de minéralisation et bancs et puits quadrillent l'espace. On a retrouvé quelques instruments pour l'abattage du minerai: burins et coins de fer, mais, comme dans l'Antiquité, c'est encore l'abattage par le feu qui reste privilégié. Or le plateau, et *a fortiori* la région du Lac Blanc, paraissent totalement dépourvus de bois (les analyses palynologiques donnent un très fort pourcentage – jusqu'à 85 pour cent – d'herbacées). L'exploitation n'a donc pu se faire qu'au prix d'importants transports de combustible et, effectivement, on a découvert, près du Lac Blanc, de grands entrepôts de stockage de charbon de bois. Les anthracologues y retrouvent la trace d'essences assez diversifiées (avec une dominante de hêtres cependant) qui correspondraient à une altitude de 800–1500 mètres. C'est donc une véritable organisation verticale de la montagne qu'a entraînée une telle exploitation.

Au moins quatre forges minières sont associées aux chantiers d'extraction. Concassage, broyage, voire décrépitation sont attestés et des bassins de trempe, avec leurs canalisations amenant l'eau des hauteurs ont été conservés. Une enquête delphinale de 1339 mentionne un four métallurgique à Brandes mais les auteurs supposent que le minerai en poudre pouvait être acheminé soit vers la vallée de L'eau d'Olle toute proche, soit même vers Grenoble et l'atelier monétaire qui, avec celui de Césane en Italie, était le débouché essentiel de cette mine d'argent.

L'intérêt du site réside encore dans le village permanent qui se développe autour de l'argenteria, sur le carreau de mine – village important puisque 80 maisons forment plusieurs alignements étroitement imbriqués avec les structures d'exploitation (une sorte de préfiguration des corons disent les auteurs!). Généralement d'une seule pièce, les habitations sont regroupées, parfois mitoyennes, semi-enterrées pour se protéger du vent du nord, avec l'ouverture au Sud et des drains contre l'humidité sans doute particulièrement gênante au moment de la fonte des neiges. Les études anthropologiques soulignent le type alpin des habitants. Le village minier s'est donc développé à partir de la population locale. Ces analyses confirment aussi la structure familiale de la population (34 pour cent de sujets masculins, 33 pour cent de femmes, 30 pour cent de moins de 17 ans) donc le caractère permanent de l'installation. Enfin l'espérance de vie est de 30 ans et si aucune trace de pathologie ne paraît liée au travail, les signes très nets d'une pollution au plomb ont été mis en évidence.⁴⁶

L'exploitation des ressources de la montagne et singulièrement des ressources minières permet donc de comprendre certaines installations d'altitude, mais il faut pour terminer, revenir sur un phénomène beaucoup plus général: le rapport nécessaire qu'installe l'élevage entre les hauteurs et la plaine – ou la vallée –, un rapport qui témoigne de 1000 façons de l'adaptation des techniques agro-pastorales au milieu montagnard.

Complémentarité des espaces: l'adaptation des techniques agro-pastorales

Le peuplement et la mise en valeur des Alpes – *id est* la vie des Alpains – reposent pour l'essentiel, sur les genres pastoraux... une réalité fortement soulignée, nous l'avons vu par les auteurs gréco-romains. De récentes découvertes archéologiques m'avaient engagée à consacrer, dans le cadre du programme ERICA, deux journées d'étude à ces formes anciennes de la vie pastorale (en juin 1997 et 1998) et c'est quelques uns des problèmes abordés alors que j'aimerais exposer ici.

Je passerai très rapidement sur l'étude de la transhumance au Moyen Âge, facile, si j'ose dire, à repérer tant dans les archives que dans l'iconographie. Les premiers textes mentionnant le déplacement des troupeaux au long des drailles provençales datent du XII^e siècle et disent le rôle considérable des ordres religieux – ici les Hospitaliers⁴⁷ – dans l'organisation de tels mouve-

ments et certains tableaux, comme le triptyque du Buisson ardent à Aix, révèlent, par l'image, toute leur importance à l'époque du Roi René.⁴⁸

Encore faut-il bien noter la différence entre une zone méditerranéenne où s'est développée la transhumance et les Alpes du nord, certes loin des plaines littorales aux hivers doux nécessaires aux troupeaux transhumants mais qui, en revanche, grâce à leurs massifs troués de vallées basses laissées par la forte empreinte des glaciers, sont favorables aux mouvements à courte distance: les remues ou estives.⁴⁹ La limite entre ces deux pratiques n'est pas toujours très nette: ainsi H. Falque-Vert trouve, dans ses archives, la trace de troupeaux montant de la plaine du Pô vers les Alpagnes de Césane (par delà, bien sûr, la frontière médiévale !)... mais ces mêmes alpagnes et ceux du Queyras reçoivent aussi des troupeaux venus de beaucoup plus loin: du Viennois ou de la Provence.⁵⁰

Complexes également sont les déplacements des troupeaux des Chartreux. Leurs abbayes ou prieurés pratiquent en effet des formes de «transhumance» mixtes avec leurs pâturages d'estive et leurs lieux d'hivernage. Si certains établissements, bien situés, n'ont pas de déplacements considérables à entreprendre (c'est le cas de la Grande Chartreuse ou de sa filiale du Val-Sainte-Marie) certains doivent aller trouver très loin leurs plaines d'hivernage.⁵¹

Il existe, enfin, de véritables «entrepreneurs» de transhumance, tel le seigneur Noé de Barras qui, en 1480, écrit le journal de sa montée aux alpagnes avec une quinzaine de troupeaux totalisant près de 3400 bêtes. Ses comptes, tenus au jour le jour, permettent de connaître les lieux et dates de prise en charge des ovins (dans le pays d'Aix), le nombre de bêtes, les itinéraires, mais aussi l'emplacement et le tarif des péages, ses honoraires et les amendes qu'il est amené à payer pour les dégâts causés par ses troupeaux en maints endroits du trajet.⁵²

Ainsi à côté de pratiques modestes d'agriculteurs/éleveurs (communauté villageoises, abbayes, seigneurs) qui envoient une partie de leurs bêtes dans des pâturages d'altitude proches, s'est manifestement mise en place au Moyen Âge une véritable transhumance. Celle-ci n'est guère différente de la transhumance moderne décrite par Jean-Claude Duclos. Comme cette dernière, elle n'est pas seulement l'affaire des bergers et des solitudes pastorales mais concerne la ville aussi bien que le village et elle est l'enjeu de tout un système de relations économiques et sociales structurant un vaste espace.⁵³

Mais qu'en était-il avant cette époque? Que sait-on de la vie pastorale des sociétés anciennes?

Une première certitude: manifestement les déplacements saisonniers des troupeaux ont une longue histoire. À ce titre, les observations faites au Centre archéologique de Valence sur les grottes-bergeries des Préalpes drômoises témoignent de manière saisissante des pratiques pastorales du V^e millénaire. Dans la grotte de la Tune de la Varaimé, par exemple, à 1400 mètres d'altitude (et au point de convergence de plusieurs cols), d'énormes accumulations de fumier fossile prouvent qu'ont vécu là, non pas des groupes familiaux avec leurs bêtes, mais quelques personnes seulement (1-4), quelques animaux domestiques et un troupeau d'une trentaine d'ovins au moins, dépassant largement les besoins de l'auto-subsistance. Des branches d'ormes et de peupliers, venues des fond de vallées constituent la feuillée qu'on s'étonne de trouver à si haute époque, de même que l'usage de la chaux pour recouvrir les moutons morts.⁵⁴

Certes, on hésite à parler de transhumance mais il y a bien dans ces échanges entre la plaine du Rhône et la montagne drômoise des déplacements organisés (plusieurs dizaines de kilomètres) et une montée en altitude (près de 1000 mètres de dénivelé).

Plus tard, les enclos du Mercantour ont sans doute joué pour les plaines côtières un rôle analogue (voir fig. 1, p. 45). Ces structures de pierres sèches, relevées par Henri Geist entre 1710 et 1760 mètres d'altitude ont pu servir à l'épierrement et consolider les pentes mais sans doute étaient-elles surtout des parcs de stabulation du bétail (des Vastières) et, bien sûr, on ne peut manquer de faire le rapprochement avec les réticulés de la vallée des Merveilles. Ces enclos entourent d'ailleurs assez précisément la zone des gravures, mais les analyses se poursuivent pour les dater avec une précision scientifique.⁵⁵

Il faut, enfin, évoquer le site de Waldmatte, fouillé dans le Haut-Valais, référence capitale pour l'habitat antique en milieu alpin. Waldmatte c'est le village de Brigue, au débouché de la voie du Simplon. On ne s'étonnera donc pas que le site ait été fréquenté dès l'Âge du Bronze, vers 1500, mais c'est à la fin de l'Âge du Fer, vers 600, que se développe une agglomération qui devait perdurer jusqu'à l'Antiquité tardive (environ 450). Par delà les siècles demeure l'installation en terrasses, en pied de versant (5-6 terrasses de 3-4 hectares dans sa plus grande extension, aux II^e et III^e siècles). Les maisons, d'une seule

pièce et de dimensions modestes (45 mètres carrés pour les plus grandes d'entre elles), ont toutes un foyer et un silo. De bois et de torchis dans un premier temps, elles sont construites en pierres sèches à l'époque romaine et semi-enterrées... une constante de l'habitat en hauteur! Des bâtiments surélevés sur de grosses pierres ont fait office de greniers et des litières fossiles témoignent, semble-t-il, de pratiques d'estivage pour les bœufs, mais surtout pour les chèvres et les moutons. Ciseaux à tondre, faisselles, tonneaux à fumer la viande disent assez l'utilisation multiforme de cet élevage.⁵⁶ Tout concourt, on le voit, à conforter l'impression d'un élevage alpin non seulement essentiel mais encore habitué de longue date à jouer des complémentarités naturelles entre plaines et vallées et pâturages d'altitude (on se souvient aussi des déplacements des Ligures proches de la mer en été, de la haute montagne en hiver comme l'avaient remarqué les Anciens). Mais la transhumance est un phénomène d'une toute autre ampleur et son existence dans l'Antiquité a bien souvent été contestée.

Certes, l'image d'Héraclès poussant ses troupeaux dans la plaine caillouteuse de la Crau pouvait évoquer celle des bergers transhumants et susciter d'autant plus d'attention qu'en Italie du sud les sanctuaires du héros/dieu jalonnent les drailles et parfois – comme à Alba-Fucens – servent de véritables marchés aux bestiaux.⁵⁷ Mais le mythe est complexe, polysémique et il s'inscrit dans des perspectives beaucoup plus larges. Il a fallu les découvertes archéologiques récentes des bergeries romaines de la Crau pour qu'on songe à l'interroger en ce sens, pour qu'on donne quelque crédit également à un texte de Pline, évoquant «les milliers de moutons venus des régions lointaines brouter le thym de cette plaine» appelée «la pierreuse»⁵⁸ (un texte qui, d'ailleurs, paraît évoquer plutôt la transhumance descendante ou inverse).

Une centaine de bergeries ont été retrouvées, en effet, construites, pour certaines d'entre elles, dès le I^{er} siècle avant notre ère et, pour d'autres, en usage jusque vers 400. Le hiatus dure ensuite au moins jusqu'au XV^e siècle. La période d'exploitation la plus intense se situe au II^e siècle. Très grands, ces bâtiments sont longs de 40–65 mètres et larges de 8–10 mètres. Je ne les décrirai pas ici puisque seule nous importe leur destination. Celle-ci est claire: l'analyse des sédiments permet comme à la tunc de la Varaine, de retrouver les sphérolites caractéristiques des fumiers de moutons. 600–800 bêtes ont pu occuper chacune des bergeries et c'est probablement un cheptel de près de 100'000 ovins que nourrissait ainsi la Crau pendant les mois d'hiver. Un tel

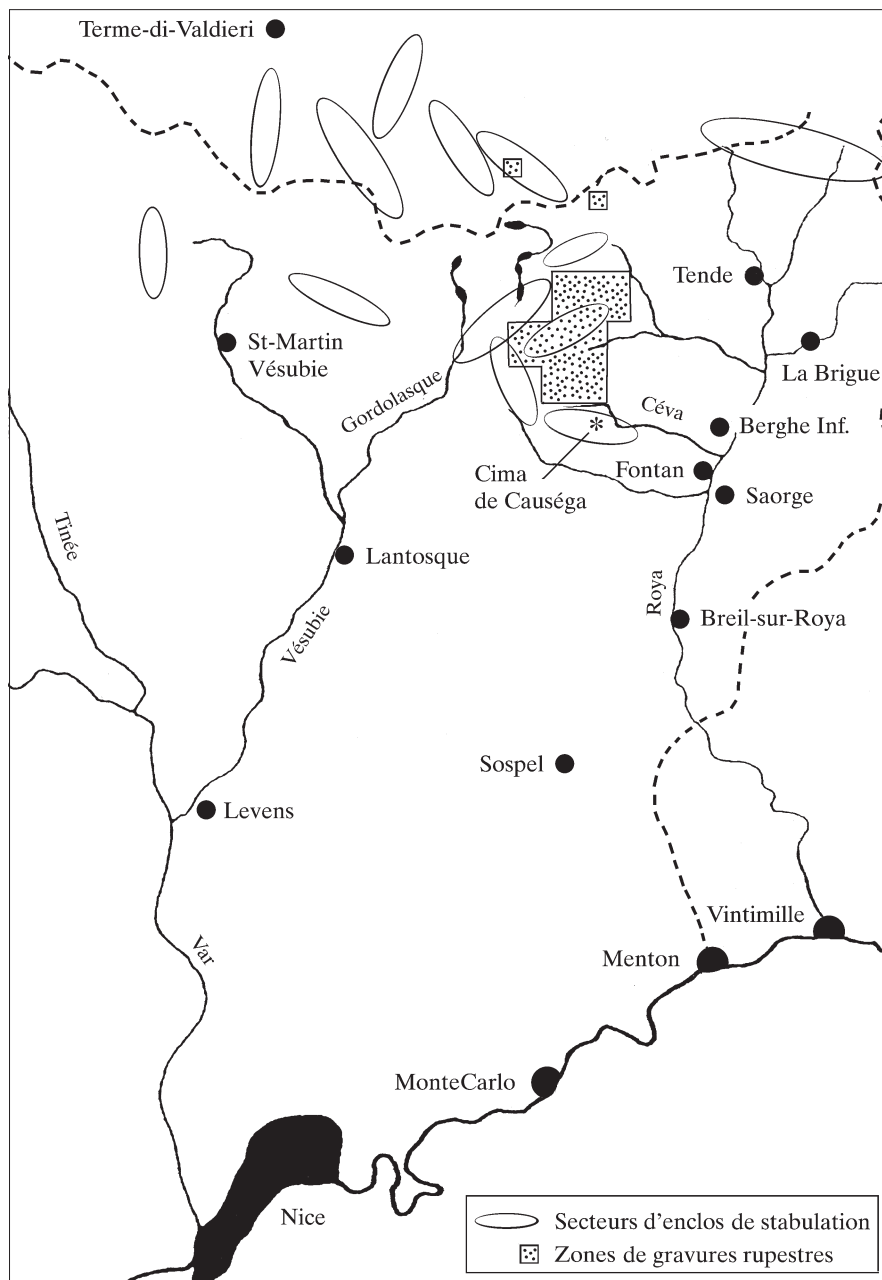


Fig. 1: Les enclos du Mercantour d'après H. Geist, *Archéam* 3, 1995–1996, p. 40.

chiffre est évidemment incompatible avec un estivage local.⁵⁹ Rome aurait donc implanté en Gaule – avec d’ailleurs de nouvelles races ovines – un système qui avait fait ses preuves en Italie entre les plaines Tavogliere et les montagnes de l’Apennin central avec son réseau de *calles publicae* et son organisation juridique. Il semble bien que la laine soit alors la production essentielle de tels élevages: c’est en effet au moment où la laine rapporte le plus (c’est-à-dire lorsque la vie de relation est la plus facile) que la transhumance est la plus active.⁶⁰ Le déterminisme géographique, on le voit, a ses limites et la contrainte naturelle est fortement socialisée!

Il reste, bien sûr, à faire le lien entre ces pâturages d’hiver de la Crau et les alpages de la montagne alpine. L’investigation porte alors sur les toponymes (draille ou carraire dans le midi) et sur cette grande carraire qui traverse obliquement le nord de la Crau jusqu’aux Alpilles. Or celle-ci se superpose, ici, à la voie romaine dite aurélienne qui conduit vers Aix et la vallée de la Durance. L’archéologie aérienne, d’autre part, montre que l’ancienne voie carrossable est encadrée de deux bandes de terrain égales, de 35 mètres de large sur lesquelles les troupeaux modernes ont encore circulé jusqu’à son abandon.⁶¹ Le réseau viaire, qui a sans doute servi aux marchands et aux sauniers, entre autres, pourrait bien avoir été parcouru également par les troupeaux transhumants dès l’Antiquité.

CONCLUSION

Pour conclure cet essai sur la vie matérielle des peuples alpins dans les sociétés anciennes je voudrais souligner:

1. Les permanences multi-séculaires qui s’inscrivent dans le temps long de cette étude. La montagne a ses contraintes et, très tôt, l’homme a su s’y adapter: l’agriculture du Néolithique, déjà, structure fortement son espace géographique et cette interaction constante entre milieu naturel et occupations humaines se retrouve avec une force singulière dans une «utilisation» de la montagne fondée sur ses ressources propres bien sûr, mais aussi sur les liens de complémentarité qui l’unissent aux plaines ou aux vallées voisines. Contraintes topographiques intégrées, donc socialisées avons-nous vu et, par là même, échappant à tout déterminisme géographique.⁶²

2. C'est en effet l'autre conclusion qui s'impose. Les Alpes n'ont jamais été, même en ces temps reculés, un monde clos. Point de contact entre Europe celtique et Europe méditerranéenne, «chemin» qui, pour Rome – et plus précisément Cicéron – conduit d'Italie en Espagne, les grandes ruptures historiques les affectent. La conquête romaine est manifestement l'une d'entre elles, bien préparée, il faut le dire, par l'installation des Grecs aux marges du monde alpin (je limite, bien sûr, à l'Antiquité des conclusions que les quelques incursions faites hors de cette période ne m'autorisent pas à étendre).
3. La conquête est d'ailleurs au cœur du discours que tiennent les Anciens sur les Alpes, un discours qui s'organise selon un avant – la barbarie de ces régions incultes – et un après: l'influence civilisatrice de Rome, garante ici comme ailleurs, du bonheur des peuples de son Empire. Décrypté, ce discours «colonial» n'en présente pas moins de précieux indices quant au «genre de vie» de ces peuples, indices souvent confirmés, quelques fois précisés, par l'archéologie et les sciences spécialisées qu'elle interroge. Trop souvent lacunaire, ponctuelle et toujours susceptible d'être remise en question, notre documentation nous permet cependant de saisir, parfois, quelques fragments éclatés de ce qu'a pu être la vie quotidienne des peuples alpins.

NOTES

- 1 Cette étude, consacrée à la vie des peuples dans l'Antiquité, s'inscrit aussi dans le temps long qui est celui du programme ERICA. J'ai souhaité, en effet, qu'elle ne soit pas exclusivement le résultat de mes recherches mais reflète également – autant que faire se peut en un temps limité – les travaux des membres de l'équipe et les réflexions des journées d'étude que nous avons consacrées, p. ex., aux mines (1996) ou aux formes anciennes de la vie pastorale dans les Alpes (1997; 1998). C'est aussi la raison pour laquelle je me limiterai, pour l'essentiel, au territoire couvert par ERICA: les Alpes occidentales du Léman à la Méditerranée et bien entendu, au même titre que le versant français, les versants italien et suisse du massif.
- 2 Les Anciens sont d'ailleurs très modestes quant à la connaissance qu'ils pouvaient avoir du sujet: «quand il s'agit des peuples barbares habitant des contrées reculées, petites, morcelées, les descriptions ne sont plus ni nombreuses ni sûres» reconnaît Strabon qui estime que «plus on s'éloigne de la Grèce, plus l'ignorance est grande»... et il ajoute perfidement que les historiens latins ne savent guère que transposer le grec: «D'eux-mêmes ils n'ont guère de curiosité; aussi s'il se trouve des lacunes chez les Grecs, il y a peu de chance de les voir comblées par les Latins.» Strabon, *Géographie*, III, 4, 19.
- 3 Pour une étude plus précise des sources on voudra bien se reporter à C. Jourdain-Annequin, «L'image de la montagne, ou la géographie à l'épreuve du mythe et de l'histoire: l'exemple de

- la traversée des Alpes par Hannibal», *DHA* 25/1, 1999, pp. 101–127 et «L'image des Alpes chez les Anciens: mythe et histoire», *Pierres de mémoire. Ecrits d'Histoire. Pages d'histoire en Dauphiné offertes à Vital Chomel*, Grenoble 2000, pp. 13–29.
- 4 Silius Italicus, *Punica*, I, 445–446; XVII, 502. Bien sûr, Silius Italicus est postérieur à Tite-Live mais le *topos* est ancien.
 - 5 Tite-Live, XXI, 30, 6; Polybe, déjà ironise sur ceux qui croient ces montagnes «vides et infranchissables» (III, 48, 6 et 7).
 - 6 Claudien, *B. G.*, 350.
 - 7 Horace, IV, 14, 11 f.
 - 8 Ennodius, *Ep.*, I, 24. Plus grave même, c'est à un ami qu'Ennodius reproche de séjourner dans un pays où, lui-même, de son propre aveu, se nourrit de glands. Peut-être faut-il rappeler la force d'une conception qui, depuis les Grecs, oppose aux hommes «mangeurs de pain», aux cultivateurs de la cité (c. à. d. civilisés) les mangeurs de glands semi-barbares des marges montagneuses de la Grèce.
 - 9 Florus, I, 19. Il ajoute qu'«il y a sensiblement plus de difficulté à les trouver qu'à les vaincre» et qu'ils se livrent plus volontiers au pillage qu'à la guerre.
 - 10 Diodore, V, 39.
 - 11 Strabon, IV, 6, 2. N'oublions pas que les Grecs avaient introduit, sinon la culture de la vigne – indigène dans le pays – du moins la taille et la vinification.
 - 12 *Ibid.*
 - 13 *Ibid.* Les Ligures exportent aussi les *ginnoi*, «à la fois chevaux et mulets».
 - 14 Un mythe comme celui des Héliades attire déjà l'attention sur l'importance de l'ambre pour ce pays, en fait, point d'arrivée sur la Méditerranée d'un commerce qui, dès le Néolithique mais surtout à partir de l'âge du Bronze, l'achemine depuis la Baltique.
 - 15 Diodore, V, 39.
 - 16 Plutarque, *Paul-Emile*, 6, 1–7.
 - 17 «En général, dans cette contrée» remarquera plus loin Diodore, «les femmes sont robustes comme les hommes et les hommes vigoureux comme les bêtes féroces» et il s'étonne que les femmes fassent autant de besogne que les hommes et partagent leurs rudes travaux.
 - 18 Diodore, V, 39.
 - 19 Voir Strabon, II, 5, 28: Les Alpes «abritent dans leurs monts diverses peuplades, toutes de race celte, sauf les Ligyens; ceux-ci sont de race différente tout en ayant un mode de vie très voisin». On précisera que les Grecs n'emploient pas le terme de race mais d'ethnie.
 - 20 Polybe, II, 17, 9.
 - 21 Polybe, II, 17, 3–4.
 - 22 Plutarque, *Camille*, 15, 3.
 - 23 Polybe, II, 15, 1–4; Plutarque, *Camille*, 16, 2–3.
 - 24 Strabon, V, 1, 12.
 - 25 Strabon, V, 1, 12. Caton déjà s'étonnait des rendements fabuleux des vignobles (dix *cullei* par arpent c'est-à-dire plus de 200 hl à l'hectare!) (frg. 43) et de la productivité d'un élevage qui exportait à Rome des milliers de quartiers de porcs (frg. 39).
 - 26 Strabon, V, 1, 12.
 - 27 Plutarque, *Camille*, 16, 3.
 - 28 Strabon, IV, 6, 9.
 - 29 Strabon, IV, 1, 11.
 - 30 Strabon, IV, 6, 9.
 - 31 Pline l'Ancien, XIV, 18; XIV, 25–27, 57. Malheureusement ces vins voyagent mal: «célèbres dans leur patrie, méconnaissables ailleurs».
 - 32 Pline l'Ancien, XIV, 83–84.
 - 33 Pline l'Ancien, XI, 240; *Histoire Auguste, vie d'Antonin*, XII, 4.
 - 34 A. M. Rachoud-Schneider dans *Vallis Poenina, le Valais à l'époque romaine*, Catalogue de

- l'exposition du Musée Cantonal d'Archéologie à Sion, Sion 1998, pp. 23–27. L'auteur exploite les données paléobotaniques fournies par le site de Sous-le-Scex près de Sion.
- 35 H. Sidi Maarmor, «Approche archéozoologique de la diversité du «mode de production» pastoral au premier âge du fer», *Hommages à O. et J. Taffanel*, Lattes 2000, pp. 215–228.
- 36 C. Olive, «La faune du Valais à l'époque julio-claudienne», *Le Valais avant l'histoire*, 1986, pp. 156 sq. et *Id.*, «Traditions et changements dans l'élevage», *Vallis Poenina* (cf. note 34), p. 90. L'historien de l'antiquité sait bien avec quelle cautèle il doit accueillir toute statistique. Ces chiffres n'en sont pas moins infiniment précieux comme indicateurs de tendances.
- 37 Objectif prioritaire de l'équipe ERICA, cet atlas est en voie d'achèvement.
- 38 Les carrières de l'Echaillon et de Poliénas, p. ex., ont servi à construire Grenoble et l'on s'étonne toujours de découvrir, perdues au pied du Veymont sur les crêtes du Vercors de superbes carrières romaines.
- 39 Pline, XXXVI, 2. Il faudrait effectivement citer le marbre, gris-bleu de Vilette près d'Aime; la brèche rose de la région de Chambéry; celle de Tignes, plutôt blanche et violette; le marbre cristallin blanc du Val Senestre près de la Mure et celui, veiné de vert, du Petit-Saint-Bernard. Cf. J. P. Jospin, *L'Isère gallo-romaine*, *Archeologia* 335, 1997, pp. 20–31.
- 40 Pline, XXXVII, 23–27.
- 41 Une communication a d'ailleurs été faite sur ce sujet par N. Geroudet au colloque de Tende (2000) à paraître.
- 42 On se reportera à la carte d'H. Barge pour ERICA: la mine de cuivre de Saint-Véran, *Atlas culturel des Alpes occidentales*, à paraître.
- 43 Strabon, IV, 6–7.
- 44 Cf. M. Hudry, «Les mines de plomb argentifère de Mâcot», *Rhodania* 38, 1962, pp. 35–42.
- 45 M. C. Bailly-Maitre, J. Bruno-Dupraz, *Brandes-en-Oisans. La mine d'argent des Dauphins (XII^e–XIV^e siècles)*, Lyon 1994.
- 46 *Ibid.*
- 47 J. P. Boyer, «Représentations spatiales dans les Alpes de Provence orientale (autour d'une enquête de 1338)», *Entre les Alpes et la mer. Histoire des Alpes* 6, 2001, pp. 89–101.
- 48 Cf. M. Jullian, *Journée d'étude sur la transhumance*, ERICA, juin 1997.
- 49 Cf. P. Claval, «Les formes anciennes de la vie pastorale», *Journée d'étude ERICA*, juin 1998.
- 50 H. Falque-Vert, *Les Hommes et la montagne au XIII^e s.*, Grenoble 1997. Cf. aussi les cartes du même auteur pour l'*Atlas Culturel des Alpes Occidentales* (à paraître).
- 51 S. Excoffon, «Les pâturages des Chartreux», *Atlas Culturel des Alpes Occidentales*, à paraître.
- 52 «Le journal de Noé de Barras, un entrepreneur de transhumance au XV^{ème} siècle», texte présenté et traduit (du provençal) par J. Y. Royer, *Les Alpes de lumière*, 1998. Carte réalisée pour l'*Atlas Culturel des Alpes Occidentales* par A. Musset.
- 53 J. C. Duclos, «La transhumance», *Journée d'étude ERICA*, juin 1997 et carte réalisée pour l'*Atlas Culturel des Alpes Occidentales*. Cf. aussi «La transhumance, modèle de complémentarité entre la montagne et la plaine», *Mobilités et frontières dans les Alpes*, A. H. A., Grenoble, sept. 1997.
- 54 J. L. Brochier, A. Beeching, «Les grottes bergeries d'altitude. Début de l'élevage et premières transhumances au Néolithique dans les Préalpes dioises», in: J. C. Duclos, A. Pitte (éd.), *L'Homme et le mouton*, Grenoble 1994, pp. 29–35.
- 55 H. Geist, «Enclos de la cime de Causega (Fontan)», *Archéam* 3, 1995–1996, pp. 37–40; «Répartition et Essai sur la typologie des enclos d'altitude dans le Mercantour», *Archéam* 5, 1997–1998, pp. 29–35.
- 56 O. Paccolat, «Le village gallo-romain de Brig-Glis/Waldmatte», *Archéologie suisse* 20/1, 1997, pp. 25–36. Cf. aussi *Vallis Poenina* (cf. note 34), pp. 205–208.
- 57 F. Van Wouterghem, «Hercule et les troupeaux en Italie centrale», in: C. Bonnet, C. Jourdain-Annequin (éd.), *Le bestiaire d'Héraclès*, III^e rencontres internationales sur Héraclès, Liège 1998. Cf. aussi C. Jourdain-Annequin, *Héraclès aux portes du soir*, Besançon 1989.

- 58 Pline, *H. N.*, XXI, 57. STRABON (IV, 1, 6) déjà parlait de cette espèce de «chiendent» (*agrostis*) qui, poussant sous les cailloux de la Crau, fournissait «une abondante pâture au bétail».
- 59 O. Badan, J. P. Brun, G. Congès, «Les bergeries romaines de la Crau d'Arles, les origines de la transhumance en Provence», *Gallia* 52, 1995, pp. 263–310. Cf. aussi P. Gros, «Hercule à Glanum, Sanctuaires de transhumance et développement «urbain»», *Gallia* 52, 1995, pp. 311–331 et *contra*: A. Roth-Congès, «La fortune éphémère de Glanum: du religieux à l'économique», *Gallia* 54, 1997, pp. 157–202.
- 60 Interventions de G. Congès et de A. Roth-Congès à la journée d'étude sur la transhumance, juin 1997.
- 61 70 mètres, constitue une unité élémentaire du cadastre romain.
- 62 «Même la transhumance n'est pas immuable. Elle est tributaire des transformations et des conditions de circulation, de l'organisation et de l'utilisation de l'espace, des fluctuations des produits de l'élevage.» N. Coulet, «Les débuts d'un système (XIII^e–XV^e s.)», *Histoire et actualité de la transhumance en Provence. Les Alpes de lumière*, 1995–1996, pp. 50–55.